



HAL
open science

Le Voyage d'Outremer de Bertrandon de la Broquière : récit de pèlerinage, rapport d'espionnage ou récit de voyage ?

Christine Ferlampin-Acher

► To cite this version:

Christine Ferlampin-Acher. Le Voyage d'Outremer de Bertrandon de la Broquière : récit de pèlerinage, rapport d'espionnage ou récit de voyage ? . Travaux de littérature, 2013, 26, p. 11-22. hal-01846033

HAL Id: hal-01846033

<https://hal.science/hal-01846033v1>

Submitted on 20 Jul 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le Voyage d'Outremer de Bertrandon de la Broquière : récit de pèlerinage, rapport d'espionnage ou récit de voyage ?

Christine Ferlampin-Acher Université Rennes 2 CELLAM

En 1432 Bertrandon de la Broquière, premier écuyer tranchant de Philippe le Bon, duc de Bourgogne, entreprend un voyage qui le mène en Palestine, son retour, par voie terrestre, s'effectuant par la Serbie, la Hongrie, l'Autriche, la Bavière. Bertrandon fait partie de ces envoyés, ambassadeurs ou espions, qui se rendirent en Orient au XV^e siècle, en particulier à la demande du duc de Bourgogne dont les rêves de croisade furent réactivés par la prise de Constantinople par les Turcs en 1453¹. De ce périple nous conservons un *Voyage d'Outremer*² dont l'éditeur du XIX^e siècle loue « l'exactitude et le charme »³ et qui peut se comparer à d'autres récits contemporains, comme ceux de Guillebert de Lannoy ou Nompars de Caumont. Ce texte se caractérise par une forte instabilité générique, à la fois récit de pèlerinage, rapport militaire et stratégique, description du monde, et il semble à la marge de la littérature, ce qui explique qu'il a plus intéressé les historiens que les littéraires. Pourtant entre le récit de pèlerinage escamoté sur lequel s'ouvre le texte, et le rapport militaire et stratégique qui se lit à partir du séjour à Constantinople, l'œuvre prend une coloration inattendue, qui ne se retrouve dans aucun des témoignages contemporains desquels on peut le rapprocher. Bertrandon se déguise, passe pour Sarrasin et devient véritablement personnage: même un Nompars de Caumont, qui livre une évocation de l'Égypte nourrie par une familiarité profonde avec le pays, reste en retrait dans son récit, alors que c'est costumé et proche d'un Mameluk fraternel que Bertrandon, dans la partie centrale de son texte, s'écarte de l'objectivité attendue du récit de pèlerinage qui à la fin du Moyen Âge étouffe la subjectivité individuelle derrière l'expérience commune balisée par les textes sacrés⁴. Après avoir réfléchi sur l'instabilité générique du *Voyage d'Outremer*, j'examinerai comment, dans sa partie centrale, entre Damas et Constantinople, le texte s'ouvre au romanesque et à l'autobiographique.

I. Un texte instable

1. Prologue et épilogue

Le prologue et l'épilogue éclairent le lecteur sur l'horizon d'attente suscité par le texte littéraire. Outre la dédicace au duc de Bourgogne et le topos de l'humilité, attendus, le prologue de notre texte annonce une description géographique. Celle-ci cependant diffère de ce que promettait Marco Polo dans son *Million* encore fort lu au XV^e siècle : le but n'est pas de recueillir des *merveilles* mais de donner des informations pour le cas « où aucun prince crestien vouloit entreprendre la conqueste de Jherusalem et y mener grosse armee par terre » (p. 2). Bertrandon a en effet été envoyé en 1432 par Philippe le Bon –les archives l'attestent– pour rapporter à la fois des informations sur la Terre Sainte et sur la possibilité d'un retour par voie terrestre, pour le cas où une croisade serait engagée. Il s'agit en quelque sorte de compléter le récit de Guillebert de Lannoy et d'explorer non la piste égyptienne (que préconise par exemple Emmanuel Piloti), mais l'itinéraire qui passe par l'Europe du Sud Est. Répondant à cette mission *Le voyage d'Outremer* donne des indications géographiques, politiques, stratégiques fiables : les fortifications, les ports, sont relevés avec constance, tout comme les forces et les faiblesses des pouvoirs en place.

En l'absence de modèle pour écrire un tel texte, l'auteur recourt au récit de pèlerinage, comme le suggère le titre et comme l'y invite le début de son voyage puisqu'il se joint à des pèlerins et que comme tout chrétien de l'époque il profite de sa mission pour faire le pèlerinage de la Terre Sainte. Mais son texte est un bien étrange récit de pèlerinage, qui n'a rien à voir par exemple avec le récit de l'anonyme⁵, dans la mesure où il escamote rapidement le sujet et ne s'attarde guère sur les lieux saints⁶ : « et pour ce que le chemin de ce en Jherusalem est si notoire que plusieurs le savent, je m'en repasse legierement de le descripre jusques au pays de Surie » (p. 4).

¹ Voir Jacques Paviot, *Les ducs de Bourgogne, la croisade et l'Orient*, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2003 (p. 74-88 sur Bertrandon).

² Ed. Charles Schefer, Paris, Ernest Leroux, 1892. Nous n'avons pu consulter Sylvia Capellini, *Le "Voyage d'outre mer" de Bertrandon de la Broquière (1432-1433): un cheminement éclairé dans l'espace du Levant, suivi d'une nouvelle édition critique de ce texte*, 2 t., Ann Arbor, UMI Dissertation Services, 1999.

³ Ed. cit., p. LXXI. Le texte, écrit en moyen français, est traduit par Hélène Basso, avec une introduction et des notes de J. Paviot, dans *Le Voyage d'Orient. Espion en Turquie*, Toulouse, Anarcharsis éditions, 2010.

⁴ Voir Marie-Christine Gomez-Géraud, *Le crépuscule du Grand Voyage. Les récits de pèlerins à Jérusalem (1458-1612)*, Paris, Champion, 1999. Le corpus de cette étude est postérieur (de peu) à notre texte mais définit les caractéristiques d'un genre conservateur, tel qu'il était déjà pratiqué au XV^e siècle.

⁵ Voir les récits contenus dans *Croisades et pèlerinages. Récits, chroniques et voyages en Terre Sainte XII^e - XVI^e siècle*, sous la dir. de Danielle Régnier-Bohler, Paris, Robert Laffont, 1997, p. 959sq.

⁶ Il consacre un développement rapide à Jérusalem où il fit « les pellerinaiges accoustumez, c'est assavoir [...] » (p. 11).

Plus encore, après Damas, il fait une partie du voyage dans une caravane de pèlerins non pas chrétiens, mais musulmans, revenant de la Mecque. Son récit s'étoffe à partir de là, pour décrire longuement ce retour par voie terrestre, alors qu'en général dans les récits de pèlerinage après Damas on évoque rapidement le retour par mer à partir de Beyrouth. A la faveur de la polysémie du terme *outremer* qui désigne à la fois la Terre Sainte et tous les territoires de l'autre côté de la Méditerranée, le texte s'écarte rapidement du récit de pèlerinage qui servait de point d'appui au rapport en vue d'une croisade pour décrire un retour inhabituel.

Si le prologue et l'épilogue mettent en avant l'idéal de croisade cultivé par l'aristocratie occidentale, en particulier bourguignonne, (« *si aucun roy ou prince crestien vouloit entreprendre la conqueste de Iherusalem* » p. 2), s'affiche de plus un projet original, que je n'ai trouvé dans aucun autre récit de voyage de la fin du Moyen Âge : l'auteur écrit « *pour induyre et attraire les cueurs des nobles hommes qui desirent veoir du monde* » (p. 1), au cas où « *aucun noble homme y vouloit aler* » (p. 261). Deux motivations se dessinent, l'une très chrétienne et collective (la croisade), l'autre plus mondaine et individuelle, qui n'est pas énoncée sans mauvaise conscience puisque l'auteur se défend de *vaine gloire* (p. 261). Dans ce texte que l'épilogue justifie par « *deux raisons* » (p. 261), la référence générique n'est donc pas plus claire que les motivations du voyageur et de l'auteur qui la déterminent en partie.

2. Les conditions de production du texte

Cette impression est renforcée par l'examen des conditions de production du texte. Bertrandon a été envoyé par Philippe le Bon *outremer* pour une mission d'espionnage⁷, comme le fut Guillebert de Lannoy. Si ce dernier ne fait pas explicitement référence à l'espionnage, Bertrandon, au contraire, multipliant les masques, y fait allusion quand à Kutahièh on l'accuse d'être un espion, ce dont il se défend en expliquant qu'il voyage pour aller voir son frère (p. 128-129). A aucun autre moment il n'évoquera plus clairement sa mission. Cette mise en scène travestie, fondé sur le déni, souligne le double jeu de son voyage et de son discours.

De ce périple l'auteur a rapporté des notes, le « *petit livret par maniere de memoire* » qu'il mentionne dans le prologue n'étant pas seulement appelé par le topos de l'humilité (p. 1). Cependant à son retour il ne remit pas de rapport écrit à son seigneur, semble-t-il. Il raconte en revanche avoir donné au chancelier Rolin le Coran et *les fais de Mahomet* qu'il s'était fait traduire à Damas : le tout fut reçu par Jean Germain, celui-là même qui organisa les Vœux du Faisan en 1454 au cours desquels le duc de Bourgogne lança le projet d'une croisade pour reconquérir Constantinople. Cependant Jean Germain ne fit rien de ces dons, ce que Bertrandon regrette : « *lequel mondit seigneur [Rolin] bailla à maistre Jehan Germain, docteur en theologie, pour le visiter⁸ et oncques puis ne le veys* » (p. 261). Peut-être un rapport d'espionnage fut-il rendu à l'oral, mais rien ne le prouve. Cependant, dans cet épisode, plus que le désintéret du duc, c'est peut-être une stratégie de l'auteur qui se dessine, visant à tenir à l'écart le texte comme rapport d'espionnage.

Il semble que Bertrandon, à une date indéterminée, ait rédigé son voyage « *selon une petite memoire que j'en avoit fait en ung petit livret quant j'avoie eu loissir d'escripre* » (p. 261). On peut suivre Jacques Paviot, qui au vu du disparate du texte, suppose que Bertrandon a écrit à partir de ses notes une partie de son voyage, à Bourse⁹ : en particulier il aurait rédigé ce récit étonnant, qui le mène de Damas à Constantinople. Ce que nous conservons correspond à la reprise, quelque vingt ans plus tard, de ce texte second, alors qu'avec la chute de Constantinople en 1453 l'idée de croisade a repris de la vigueur. La section « *outremer* » de la bibliothèque du duc de Bourgogne est riche, et elle augmenta régulièrement, le duc commandant par exemple la traduction du voyage de Piloti. C'est dans le contexte de la chute de Constantinople que sont réalisés les manuscrits conservant aujourd'hui le voyage de Bertrandon, qui semble avoir été repris par le copiste du duc, Jean Miélot. Le texte ne figure jamais seul, mais toujours dans des recueils soigneusement composés qui nous renseignent sur l'horizon d'attente auquel il répondait à ce moment-là. Les quatre témoins ont tous été produits en milieu bourguignon, pour le duc ou des proches, après 1453. Dans le manuscrit 4798 de l'Arsenal, le *Voyage d'Outremer* est précédé de la traduction par Jean Miélot, copiste de Philippe le Bon, du *Directorium ad passagium faciendum*, qui raconte le pèlerinage en Terre Sainte que son auteur fit en 1332, et il est suivi de l'*Advis de messire Jehan Torzelo*, traduction en français par Bertrandon d'un traité militaire en vue de la croisade, rédigé en 1439 par un chambellan de l'empereur de Constantinople, et par le commentaire, l'*Advis*, très critique d'ailleurs, qu'en donne Bertrandon. La même composition se retrouve dans le manuscrit BnF fr 5593. Dans le manuscrit BnF fr 5639 ne figurent que le voyage de Bertrandon, l'avis de Torzelo et le commentaire de Bertrandon. Dans le manuscrit BnF fr 9087, copié pour Philippe le Bon, la traduction du *Directorium* et celle de la *Descriptio Terrae sanctae* précèdent le récit de Bertrandon.

Ces recueils émanent tous du milieu bourguignon, qui s'impose après la chute de Constantinople dans la promotion de l'idéal de croisade. Ils regroupent des voyages datant des années 1330 (le *Directorium* raconte un voyage qui eut lieu la même année que celui de Bertrandon, ce qui justifie le rapprochement) et des « avis » nettement plus récents. On ne peut qu'être surpris, même compte tenu des délais en ces temps pré-

⁷ Voir Jacques Paviot, *Les ducs de Bourgogne, op. cit.*, p. 78sq.

⁸ Ce terme a le sens, bien attesté en Moyen Français, de « lire attentivement ».

⁹ Introduction à la traduction cit., p. 10.

technologiques, de cet écart temporel, alors que la croisade pouvait apparaître urgente et d'actualité. Certes entre les années 1330 (et les projets de croisade avortés du roi de France) et la prise de Constantinople, les expéditions se sont ralenties pour reprendre après 1453 (avec par exemple le voyage de Louis de Rochecouard) : le duc de Bourgogne n'avait peut-être pas de documents plus récents à faire copier. Cependant l'écrasement temporel provoqué par la mise en recueil pose un problème, car entre-temps Constantinople est tombée et le monde a changé : l'on se demande pourquoi par exemple la description de Constantinople donnée par Bertrandon n'a pas été actualisée. Nous reviendrons dans la conclusion sur cette constatation.

Ces recueils cependant nous montrent que l'ouvrage de Bertrandon tel que nous le connaissons a été reçu à la fois comme un récit de pèlerinage (comme le *Directorium* qui le précède) et comme un mémoire politique et stratégique préparant la reprise de Lieux Saints (comme l'avis de Torzelo), ce que confirme programme iconographique du manuscrit BnF fr 9087 commandé par le duc, qui présente six belles miniatures :

- f. 1 présentation du recueil par Jean Miélot à Philippe le Bon (reconnaissable à sa tenue noire et à sa Toison d'Or)
- f. 2 présentation au roi de France, Philippe VI de Valois, de deux livres par deux dominicains, qu'on peut identifier comme étant les auteurs du *Directorium* et de la *Descriptio Terrae sanctae* qui suivent dans le volume
- f. 9 départ pour la croisade du roi de France
- f. 85v vue de Jérusalem
- f. 152 présentation par Bertrandon d'un livre, non à Philippe le Bon mais au chancelier Rolin, lors du siège de Mussy-L'Evêque, comme cela est raconté dans son récit ; le livre en question contient, si l'on suit le texte, le Coran et les *fais de Mahomet* qu'il a fait transcrire à Damas par le chapelain du consul de Venise (p. 260-261)
- f. 207 vue de Constantinople.

Ce programme iconographique, destiné à être vu, montre que l'on est passé du rapport d'espionnage secret à l'œuvre de propagande, ou du moins à la célébration publique d'un idéal commun. Il se partage entre des représentations urbaines et des scènes d'offrande de livre, la cinquième miniature combinant les deux. Les tableaux de Jérusalem et Constantinople se répondent, témoignant des nouvelles conditions historiques et invitant doublement à la reconquête¹⁰. Le faux départ en croisade de Philippe de Valois en 1333 est relayé par la scène où Bertrandon présente son livre, devant Mussy conquise par les Bourguignons : l'armée du duc est appelée à prendre le relais de celle du roi de France, et la noblesse à déplacer son ardeur guerrière des conflits de la Guerre de Cent ans vers la croisade.

Les scènes de présentation de livres surprennent par leur nombre. En général, une seule scène inaugure le programme iconographique. Ici trois miniatures marquent le début des différents ouvrages qui composent le recueil et elles soulignent la collaboration du traducteur laïc, du dominicain, de l'espion, tous au service, pour le duc, de la croisade, comme les armées elles aussi représentées. Elles entretiennent aussi l'incertitude quant à l'auteur de notre texte, entre Miélot dont la représentation figure en régie de l'ensemble, et Bertrandon, dont l'image précède immédiatement le *Voyage*. Et surtout la représentation qui est faite de Bertrandon et de son livre peut se lire de deux façons. Pour le lecteur averti du contenu du *Voyage* Jean Miélot présente l'ouvrage au duc dans la miniature liminaire, et Bertrandon offre, comme le dit le texte, au chancelier Rolin—et non au duc—, le Coran et les *Fais de Mahomet* : il apparaît dans la tenue d'un homme d'action, d'un espion déguisé, avec le chapeau et les bottes rouges que lui prête le texte, dans un cadre guerrier et non à la cour ou dans un atelier de copiste. Cependant pour le lecteur qui découvre le volume, la miniature se présente au début du *Voyage*, bien avant que le texte ait fourni les indices permettant d'identifier la scène : un lecteur non averti verra donc dans cette représentation une banale scène de dédicace, l'auteur, Bertrandon, offrant son livre, le *Voyage*, à un noble dédicataire bourguignon. De la confrontation entre ces deux lectures, il ressort que la miniature nourrit la confusion entre Bertrandon auteur offrant le *Voyage* et Bertrandon personnage offrant le Coran et les *Fais de Mahomet*.

Si le prologue et l'épilogue du *Voyage*, qui peuvent porter la marque de Jean Miélot, entretiennent une hésitation entre récit de pèlerinage, guide, rapport commandé par le duc, et projet personnel porté par le goût du voyage, si la mise en recueil suggère un rapprochement avec le récit de pèlerinage (du fait de la présence du *Directorium*) et la célébration de la croisade, l'iconographie, même si elle contribue à exalter la reconquête, par la plume et l'épée, met l'accent sur le livre et l'instabilité de la figure auctoriale, en particulier dans une perspective qui évoque l'autobiographique quand dans la cinquième miniature on hésite entre Bertrandon auteur et Bertrandon personnage à la tenue exotique. A côté de l'enjeu politique et militaire, la part du romanesque et de l'autobiographique se devine, déjà suggérée discrètement dans le prologue et l'épilogue quand ils évoquent la noble envie de voyager, au risque de la *vaine gloire*.

¹⁰ Pour une approche post-coloniale, voir Rima Devereaux, « Reconstructing Byzantine Constantinople: intercession and illumination at the court of Philippe le Bon », *French Studies*, n°59, 2005, p. 297-310.

II. Romanesque et autobiographique, un récit de voyage novateur?

1. De Damas à Bourse : le déguisement

Le *Voyage d'Outremer* de Bertrandon n'est pas un texte homogène, peut-être parce qu'il a été rédigé en plusieurs fois, à deux mains. Cette diversité, qui surprenait peut-être moins le lecteur médiéval que le lecteur moderne, suit le parcours de Bertrandon. Contrairement à celui de Marco Polo, l'itinéraire qui organise le texte est probablement celui que l'écuyer a suivi et présente trois phases. Le début suit le modèle du récit de pèlerinage, avec ses noms de lieux et ses reliques. Si le texte est expéditif le cadre est respecté et le narrateur s'efface au milieu d'un groupe de pèlerins (p. 2-25). A l'autre extrémité du texte, après Bourse, Bertrandon rejoint un groupe de marchands genevois et à nouveau s'efface comme personnage dans le récit : la description de Constantinople, l'évaluation politique, militaire et stratégique des zones traversées, prennent le relais, entre description des merveilles du monde, rapport d'espionnage et traité militaire, dans une vision qui n'est plus simplement et idéologiquement binaire, mais stratégiquement ternaire, le Grec orthodoxe, plus haï encore que le musulman déplaçant les équilibres (p. 137-260). Le texte renoue avec les modèles communs : c'est à Constantinople qu'un développement sur le Prêtre Jean est intégré au récit, rapportant le témoignage, derrière lequel Bertrandon s'efface, d'un Napolitain (p. 163), selon une formule qui rappelle de nombreux récits de voyage, à commencer par celui de Marco Polo.

Entre ces deux parties, le texte, de Damas à Bourse, présente des caractéristiques originales, que je n'ai retrouvées dans aucun autre récit de *voyage d'outremer*: Bertrandon se déguise en autochtone, établit des relations de confiance avec des musulmans, et se fait très présent dans son récit, non seulement comme témoin ou caution de ce qu'il décrit, mais surtout comme personnage, comme acteur. La rupture se fait quand Bertrandon tombe malade et que son chemin se sépare de celui de ses compagnons pèlerins en route vers le Sinaï (p. 25) : guéri il décide de rentrer par voie terrestre. Le prolongement habituel du pèlerinage de Terre Sainte vers le Sinaï est mis à l'écart ; la maladie permet de dérouter le pèlerin vers un itinéraire original, qu'il garde secret. Si les auteurs de récits de voyage au Moyen Âge, même lorsqu'ils parlent à la première personne (et *a fortiori* lorsque le texte est à la troisième personne comme dans le cas de Marco Polo) font rarement part de leurs états d'âme (mis à part la peur sur mer et l'agacement devant le racket), l'auteur prend la peine ici d'expliquer assez longuement son choix. Il semble bien qu'ainsi il déguise sa mission d'espionnage en aventure individuelle. Ne nous trompons pas : il est possible qu'il ait été malade, c'est le sort de bien des pèlerins ; il est possible aussi qu'il ait été personnellement attiré par l'aventure. Peu importe : ce qui prime c'est la construction dans le récit d'une coïncidence entre la maladie et la décision, qui correspond à une mise en scène narrative. Parce qu'il était espion, Bertrandon a dû inventer des scénarios et il reproduit cette posture dans son récit : et c'est peut-être parce qu'il était espion qu'il était apte plus que tout autre à mener à bien une reconstruction autobiographique. Alors que le récit de pèlerinage ne pousse pas les auteurs vers l'autobiographique car leur itinéraire est une *imitatio Christi* impersonnelle, Bertrandon, espion déguisé en pèlerin, produit rétrospectivement un récit qui penche vers la reconstruction fictionnelle et l'autobiographique, même si le texte s'affiche comme guide et mémoire.

Ce changement de posture, original, est porté par le déguisement en musulman. Certes le rôle d'espion imposait un travestissement et il n'était pas inhabituel que les simples voyageurs, comme Pedro Tafur¹¹, se déguisent pour visiter les Lieux Saints sous domination païenne. Ce travestissement cependant n'est pas que le reflet d'une expérience réelle, elle est paradigmatique, le narrateur revenant sans cesse sur ses changements de costume. Tout se joue à Damas, à partir d'un événement matriciel. Bertrandon porte *un grant chapeau de feutre qui n'est point la coutume de par delà* (p. 33) : un passant le lui fait voler de la tête. Dès lors Bertrandon tente de se fondre dans le décor, entrant par exemple dans une mosquée en faisant semblant d'être musulman (p. 51-52) et se mêlant à une caravane de pèlerins de retour de la Mecque. Pour suivre Hojarbarach (p. 59), il doit se mêler aux esclaves : « *il falloit que je fusse vestu et habillé à leur guyse* » (p. 60). Au bazar de Damas il achète deux *robes blanches*. S'il insiste alors sur le fait que la ville est réputée pour ses miroirs c'est peut-être parce que c'est là qu'il commence à déguiser son apparence (et à se voir de l'extérieur quand il se grime, ce qui le prépare à la posture d'auteur autobiographe). On le verra équipé de « *bottes vermeilles jusques au genoul selon la coutume du pays* » (p. 63), peut-être celles-là même qu'il porte sur la miniature du manuscrit BnF fr 9087. Pour quitter Damas, il a des « *habillemens turquois et la tocque blanche* » (p. 69) ; à Amant, il se procure des coiffes de soie « *a la maniere des Turquemans [...], un capinat qui est une robe de feutre tresdelié blanc, que la pluie ne perche point* » (p. 77)¹² ; à Bourse, il achète « *un rouge chapeau hault et une huvette de fil d'archal, lequel habillement je portay jusques a Constantinople* » (p. 137). Désormais, nul ne lui ôtera plus son chapeau et à son retour, sur la miniature du manuscrit BnF fr 9087 il porte encore à Mussy-L'Evêque ce couvre-chef exotique.

Le bazar est un lieu important, où il peut se procurer ses tenues : si Marco Polo ou Emmanuel Piloti, à deux siècles d'intervalle, se sont intéressés aux marchés exotiques, c'est avec le regard de marchands ; à Bertrandon,

¹¹ Voir Mehmed Izeddin, « Deux voyageurs du XVe siècle en Turquie: Bertrandon de la Broquière et Pedro Tafur », *Journal asiatique*, n°239, 1951, p. 159-167.

¹² *Capinat* est un mot turc qui désigne une étoffe de feutre.

le bazar fournit surtout des accessoires. L'argent, dont le prologue a rappelé l'importance pour le voyageur (p. 25) ne s'inscrit pas dans une relation d'échange commercial : il permet simplement de se travestir.

Après le vêtement, à Damas, c'est la langue que Bertrandon s'approprie. Dieu lui envoie un Juif qui parle « *tarte et ytalien, lequel me ayda à mettre par escript en turc et ytalien toutes les choses qui me povoient estre necessaires en mon chemin pour moy et pour mon cheval* » (p. 63). Des Turcs lui apprennent alors leur langue (p. 64), selon lui un *tresbeau langaige et brief et assés aysié pour apprendre* (p. 101). S'étant fait copier le Coran et expliquer la vie de Mahomet par le chapelain du consul de Venise, il s'initie alors à l'Islam, note désormais les habitudes locales et les justifie régulièrement par la *coustume du pays* (p. 62). Cependant les mœurs ne sont pas seulement vues de l'extérieur, comme dans la plupart des récits de voyage médiévaux, elles sont aussi mises en pratique par Bertrandon, qui apprend à manger, s'asseoir, dormir par terre, boire de l'eau sans vin, chevaucher, tirer à l'arc, comme un païen, au point que celui qui, au départ, était un pèlerin chrétien, est pris par des musulmans pour un pèlerin de retour de la Mecque (p. 131).

2. L'autre et l'autobiographique

Bertrandon reste cependant bon chrétien. Son déguisement, qui n'est en rien une conversion, lui donne surtout accès à l'autre, à Mahomet le Mameluk, au chef de la caravane Hojarbarach. Dans ces scènes, il n'est plus seulement l'observateur en retrait que suppose le récit de pèlerinage ou d'espionnage, il est acteur et personnage, et son récit prend une dimension autobiographique. C'est en devenant un autre qu'il acquiert l'épaisseur identitaire que suppose l'autobiographique. Ce n'est que juste avant l'arrivée à Bourse qu'il sera question ouvertement d'espionnage, après qu'il aura quitté son compagnon Mameluk : lorsqu'un esclave du Grand Turc l'accuse d'être espion, il est *esbahy* mais n'infirme ni ne confirme (p. 129). Cependant la sagesse et la bienveillance qu'il prête à son accusateur ne laissent aucun doute au lecteur et cette mention tardive de l'espionnage, au moment où le *je* de Bertrandon s'est imposé comme personnage à part entière, signale le lien essentiel entre l'espion et le personnage autobiographique, les deux étant marqués par le dédoublement. De plus le travestissement et le souci de cacher sa mission incitent Bertrandon à inventer des scénarios, par exemple quand il prétend aller à Bourse voir son frère (p. 59) : il s'invente une histoire, ce qui le prépare à la posture autobiographique, qui suppose une part de reconstruction.

Déguisé, Bertrandon devient proche du chef de la caravane, Hojarbarach, et surtout d'un Mameluk. Sans qu'il soit possible de développer ici, des échanges s'établissent, comme dans l'épisode du pot de gingembre (p. 63) à la suite duquel le héros trouve Hojarbarach plus courtois que bien des chrétiens, ou lorsqu'il partage la route et les repas avec son Mameluk. Celui-ci ne reçoit un nom, Mohamed, qu'au moment de la séparation, un peu comme ces héros tardivement nommés dans les romans médiévaux (p. 120-121) : Bertrandon lui trouve des qualités de chrétien et rappelle qu'il y a de mauvais sarrasins comme il y a de mauvais chrétiens. Une phrase laisse alors percer l'un des enjeux personnels qui ont pu conduire Bertrandon, dès Constantinople, à mettre cette aventure en récit : « *Je escrips cecy affin que il me souviengne que ung homme hors de nostre foy, en l'onneur de Dieu, m'a faict tant de biens* » (p. 131). Avec cette relation privilégiée, entre amitié et compagnonnage, l'autobiographie prend la valeur d'un témoignage humaniste.

Parcouru par le motif de la fraternité, le texte, même s'il rappelle régulièrement, comme mécaniquement, la haine de l'Infidèle, évoque le partage du vin avec des sarrasins : « *l'un d'eulx de qui j'estoye le plus acointé [...] me appelloit kardays, c'est a dire frere* » (p. 80). Le scénario fraternel que Bertrandon invente pour expliquer son voyage – il va rendre visite à son frère-, mentionné à la fois au début et à la fin de l'épisode (p. 59 et p. 129), est ici en quelque sorte pris au pied de la lettre, dans une scène qui joue sur l'inversion. C'est Bertrandon, le faux musulman, qui refuse de boire, au grand dam de son compagnon de beuverie, vrai musulman, qui décide de s'enivrer pour lui et le proclame son frère. Si de nombreux voyageurs ont noté que les musulmans, malgré l'interdit religieux, cherchaient du vin auprès des chrétiens, la scène dépasse la notation rapide que l'on trouve habituellement, puisqu'elle sert de base à la mise en place d'un schéma fraternel qui contribue à construire Bertrandon en personnage, en interaction avec « son » Mameluk, dont il admire l'art de soigner l'ivresse (p. 108). Finalement autour de Bertrandon se crée un réseau de personnages qui ont plus d'épaisseur que les fugitives figures qui traversent les récits d'*outremer* : établis dans une relation de spécularité, le Mameluk et Bertrandon interagissent et Mohamed, voyant son compagnon courir le risque d'être démasqué, entre dans le jeu de la fiction, et prétend qu'il est un Cherkais ne parlant pas encore bien arabe (p. 105).

En même temps qu'il se déguise Bertrandon évolue dans sa posture de scripteur. A Damas, il fait copier par le chapelain du consul de Venise le Coran et une description de l'Islam, qu'il remettra au duc par l'intermédiaire de Rolin; à Constantinople il interroge un Napolitain qui prétend avoir été dans la terre du Prêtre Jean, « *auquel je demanday des choses beaucoup, que cy après j'ay mis en escript* » (p. 142). Alors que dans l'ensemble il est très réservé devant les merveilles et les miracles, le passage sur le Prêtre Jean et son royaume est une sorte de

digression merveilleuse, bien adapté à ce lieu excentrique et excentré, au sujet duquel Bertrandon donne un texte qui ressemble aux encyclopédies de son temps ou au récit de voyage de Marco Polo, qu'il peut fort bien avoir lu. Comme personnage, il est passé du rôle de commanditaire à Damas à celui de scripteur, à la Rusticien de Pise, à Constantinople ; on sait par ailleurs que c'est certainement dans cette ville qu'il mit par écrit ce qui venait de lui arriver. Son rôle d'espion l'a conduit à se déguiser et à mettre sa vie en récit: l'espion a ouvert la voie à l'auteur et Bertrandon se met en scène comme auteur d'une description de la terre du Prêtre Jean. Parallèlement le contact avec l'autre a provoqué l'émergence d'un *je* dont il veut conserver le souvenir, en même temps que celui du Mameluk, ce qu'il ne peut faire qu'en adoptant la posture de l'autobiographe, en quelque sorte naturellement, spontanément, en dehors de tout modèle littéraire.

En effet, l'autobiographie, demandant un *je* à la fois narrateur et héros ainsi qu'une narration donnée comme non-fictionnelle, les théoriciens considèrent en général que le Moyen Âge n'a pas connu d'autobiographie. M. Zink dans *La subjectivité littéraire. Autour du siècle de saint Louis*¹³ nuance le propos et note cependant une émergence de l'autobiographie au Moyen Âge. Les récits de croisade et de pèlerinage, malgré la stéréotypie, ont pu favoriser ce phénomène¹⁴, mais il semble que dans le cas de Bertrandon, l'espionnage et le dédoublement de personnalité qu'il a provoqué, tout comme la mise en contact avec une autre langue et la nécessité de mettre par écrit son expérience pour en conserver la mémoire, ont entraîné le texte vers l'autobiographique, quasiment spontanément, à défaut d'une autobiographie constituée en genre.

3. Une expérience scripturaire ?

C'est parce qu'il n'était pas lettré – les références littéraires, mis à part une rapide mention au livre de Godefroy de Bouillon (p. 138) sont inexistantes – que Bertrandon a pu échapper en partie aux contraintes des « genres » existants et faire œuvre novatrice. On peut cependant discerner des modèles, plutôt inattendus pour un *Voyage d'Outremer*, dans certains épisodes, ce qui est inévitable puisque, surtout au Moyen Âge écrire impose de récrire. L'arrivée à Damas (le *chemin de Damas* p. 53, p. 55), est peut-être nourrie, comme chez bien des pèlerins (dont Boldensele) du souvenir de saint Paul et des *Actes des Apôtres* (9, 1-19), mais la conversion de l'un au christianisme est remplacée par le déguisement en païen de l'autre et l'aveuglement de l'apôtre est relayé par celui des pèlerins revenus de la Mecque.

Cependant c'est surtout le romanesque qui me semble nourrir dans certains épisodes l'écriture de Bertrandon. Si l'on a déjà souligné que les romans bourguignons du XV^e siècle nourrissent leur goût pour l'Orient des récits de voyage contemporains¹⁵, il me semble aussi qu'ici, réciproquement, le romanesque influence le récit de voyage, de façon très moderne. Un roman comme *Paris et Vienne*, écrit par Pierre de Lacépède l'année même du départ de Bertrandon et connu par des versions plus anciennes, raconte les aventures d'un chrétien passé en Orient et ayant vécu comme un païen, après avoir coupé tous les liens avec l'Occident. De Damas à Bourse, Bertrandon se déguise, voyage, côtoie un compagnon, frôle des dangers, dans une succession d'aventures qui ne sont pas sans points communs avec les romans de la veine de *Paris et Vienne*. Cependant ce romanesque n'est peut-être pas tant le fruit d'une imprégnation littéraire que le résultat de l'« enromancement » de la vie qui caractérise cette période, en particulier à la cour de Bourgogne¹⁶. Entre la littérature et les pratiques, la frontière se fait poreuse, on joue volontiers au héros de roman, et le mode de vie curial a pu imposer à un noble comme Bertrandon des références romanesques sans qu'il ait pour autant beaucoup lu. Dès lors l'intérêt du duc de Bourgogne pour le texte de Bertrandon s'éclaire d'un jour nouveau. Comme Jacques Paviot l'a montré, l'esprit de croisade, après une phrase de réalisme – qui coïncide avec l'envoi d'espions comme Bertrandon – est devenu, à partir de 1451, plus imaginaire, spectaculaire et théâtral que sérieusement diplomatique et militaire, comme en témoigne la cérémonie des Vœux du Faisan¹⁷. Le duc de Bourgogne a pu apprécier le sérieux du témoignage de Bertrandon et de son avis sur le rapport de Torzelo, mais il a pu aussi être sensible à la dimension théâtrale et romanesque du voyage entre Damas et Bourse. Ainsi s'expliquerait que le texte de Bertrandon n'ait pas retenu

¹³ Paris, P.U.F., p. 171-ss.

¹⁴ Voir mon article « Joinville, de l'hagiographe à l'autobiographe: approche de *La Vie de Saint Louis* », dans *Jean de Joinville : de la Champagne aux royaumes d'Outremer*, dir. Danielle Quéruel, Langres, Daniel Guéniot, 1998, p. 73-91.

¹⁵ Voir par exemple au sujet de *Paris et Vienne* Danielle Quéruel, « Pourquoi partir ? Une typologie des voyages dans quelques romans de la fin du Moyen Âge », dans *Guerres, voyages et quêtes au Moyen Âge. Mélanges offerts à Jean-Claude Faucon*, dir. Alain Labbé, Daniel Lacroix et Danielle Quéruel, Paris, Champion 2000, p. 341.

¹⁶ Voir Michel Stanesco, *Jeux d'errance du chevalier médiéval. Aspects ludiques de la fonction guerrière dans la littérature du Moyen Âge flamboyant*, Leiden, Brill, 1988 et Johan Huizinga, *L'automne du Moyen Âge*, 1^{ère} éd. 1919, 1^{ère} trad. en français en 1932 sous le titre *Le déclin du Moyen Âge*, rééd. Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1975.

¹⁷ *Op. cit.*, p. 13 et 118.

l'attention du duc à son retour, mais plus tard, et qu'à ce moment-là il n'ait pas été mis à jour en tenant compte de la chute de Constantinople : la croisade était alors peut-être –aussi- un roman, une construction narrative, un scénario.

Le récit de pèlerinage, le rapport d'espionnage, la description géographique, l'exposé stratégique et militaire, cèdent la place, au cœur du *Voyage d'Outremer*, à un récit original, placé sous le sceau du déguisement, dans lequel l'espion accède au statut d'écrivain : le texte expérimente alors le décalage du scripturaire à l'écriture, et tend vers le romanesque et l'autobiographique. Exceptionnel dans l'ensemble de la production médiévale, ce récit nous donne à voir comment un écrivain naît du voyageur, à la faveur d'un double jeu de circonstance : l'espion, agent double, ouvre la voie à l'autobiographe et le rapport stratégique au récit de voyage.